



KATHLEEN GRISSOM

LA COLLINE  
AUX ESCLAVES

**« JE CONSEILLE VIVEMENT CE LIVRE. TOUT COMME LA COULEUR DES  
SENTIMENTS, IL ACCOMPLIT UN TRAVAIL IMPORTANT. »**

ALICE WALKER, AUTEUR DE LA COULEUR POURPRE, LAURÉATE DU PRIX PULITZER

  
CHARLESTON

# « OUBLIEZ AUTANT EN EMPORTE LE VENT... VOICI UNE HISTOIRE QUI CAPTIVE LE LECTEUR ET EXIGE D'ÊTRE DÉVORÉE. »

MINNEAPOLIS STAR TRIBUNE

États-Unis, 1791. Après avoir perdu ses parents lors de la traversée de l'Atlantique, Lavinia, une jeune Irlandaise âgée de 7 ans, se retrouve domestique dans une plantation de tabac pour rembourser son passage. Placée avec les esclaves de la cuisine, sous la protection de Belle, fille naturelle du maître, Lavinia apprend à faire le ménage et le service, guidée par l'amour et la force tranquille de sa nouvelle famille.

Cependant, malgré tous ses efforts, elle ne peut faire abstraction de sa peau blanche et pénètre peu à peu dans l'univers de la grande maison. Lavinia parviendra-t-elle à chevaucher deux mondes que tout oppose ?

UNE HISTOIRE DE CLASSE, DE RACE, DE DIGNITÉ,  
UNE HISTOIRE DÉCHIRANTE MAIS PLEINE D'ESPOIR.

**Kathleen Grissom** est née à Saskatchewan au Canada. Elle vit aujourd'hui en Virginie, où elle habite dans l'ancienne dépendance d'une grande plantation. En restaurant cette bâtisse, elle a retrouvé une carte de la plantation datant du XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'inscription « La Colline aux esclaves ». Elle a voulu en savoir plus sur l'histoire de cette plantation, et ses recherches lui ont inspiré *La Colline aux esclaves*, son premier roman. Best-seller du *New York Times* depuis sa sortie, il est aujourd'hui publié dans 14 pays.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN 978-2-36812-029-3



22,50 euros  
Prix TTC France

9 782368 120293

« Un premier roman qui vous laisse le cœur battant. »

**Kirkus Reviews**

« Oubliez Autant en emporte le vent... Une histoire qui captive le lecteur et exige d'être dévorée. Fantastique. »

**Minneapolis Star Tribune**

« Dire que La Colline aux esclaves est un livre captivant ne lui rendrait pas justice... Kathleen Grissom prend le large à un rythme effréné et le lecteur ne décroche pas une seconde. »

**Durham Herald-Sun**

« La tension rôde de toutes parts, propulsant l'histoire vers l'avant. Une forte dose de drame... Ce livre captive avec ses messages de bien et de mal, de famille et d'espoir. »

**Sacramento/San Francisco Book Review**

« La Colline aux esclaves combine leçon d'histoire et mélodrame qui se dévore. »

**Wilmington Star News**

« Kathleen Grissom observe la plantation à travers les yeux d'une servante blanche vivant dans les limbes entre l'esclavage et la liberté, donnant lieu à un récit qui suscite une empathie nouvelle pour tous ceux qui, dans La Colline aux esclaves, travaillent et espèrent. »

**Alice Randall, auteur de *The Wind Done Gone* et de *Rebel Yell***

« Ce récit intime et surprenant qui nous lie à un aspect peu connu de l'histoire des États-Unis va vous enchanter. Kathleen Grissom nous offre une perspective nouvelle et inoubliable sur l'esclavage, les familles, et les liens tissés dans le Vieux Sud, en explorant les mystères les plus opaques du passé, qui nous aident à définir qui nous sommes encore aujourd'hui. »

**Robert Morgan, auteur du best-seller *Gap Creek* sélectionné par le club de livres d'Oprah Winfrey**

« Un récit touchant de femmes opprimées, qu'elles soient noires ou blanches... [Ce roman] d'amour, de survie, d'amitié et de deuil dans le Sud d'avant la guerre de Sécession est à ne pas rater. »

**The Boston Globe**

« Le premier roman de Kathleen Grissom revisite les conventions du roman d'avant la guerre de Sécession... Il offre un trésor de courage face aux épreuves, tandis que les nombreuses infamies maintiennent le lecteur en alerte jusqu'au dénouement tordu mais optimiste. »

**Publishers Weekly**



Kathleen Grissom

LA COLLINE  
AUX ESCLAVES

*Roman*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

  
CHARLESTON

Titre original : *The Kitchen House*

Publié par Simon & Schuster Inc., New York

© Kathleen Grissom 2010

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leducs, 2015

17, rue du Regard

75006 Paris - France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-029-3

Dépôt légal : janvier 2015

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston.

*Pour mes parents chéris, Ted et Catherine Doepker,  
et pour Eleanor Drewry Dolan, mon cher mentor.*





# Prologue

1810

*Lavinia*

**I**l y avait une forte odeur de fumée, et je tirai mon énergie d'une peur nouvelle. Ayant rejoint le chemin familier, je me précipitai en avant, sans me préoccuper de ma fille qui essayait de me suivre. J'avais les jambes engourdies, à courir si vite sans reprendre haleine, et l'impression d'avoir les poumons en feu. Je m'interdis de penser qu'il était trop tard et concentrai toute ma force à avancer vers la maison.

Bêtement, je me fourvoyai et, voulant prendre un raccourci vers le ruisseau, je m'écartai du chemin pour courir à travers les arbres. Saisie d'horreur, je vis que j'étais piégée.

Je tirai sur ma longue jupe bleue pour me dégager des ronces dont j'étais prisonnière. Tandis que je déchirais mes vêtements pour m'échapper, Elly me rattrapa. Elle s'agrippa à mon bras, sanglotant et essayant de me retenir. Bien qu'un enfant de sept ans ne puisse rien contre un adulte, elle se battait féroce-ment, sa force décuplée par la terreur. Dans ma folie, je la poussai à terre. Elle me fixa avec de grands yeux incrédules.

## LA COLLINE AUX ESCLAVES

— Reste ici, la suppliai-je avant de reprendre le chemin jusqu'au ruisseau.

J'avais l'intention de le traverser en marchant sur les pierres qui dépassaient de la rigole peu profonde, mais je n'enlevai pas mes chaussures, ce qui était une erreur. À mi-parcours, je glissai sur une pierre et tombai au milieu des éclaboussures. Saisie par le flot glacé, l'espace d'un instant, je restai abasourdie dans l'eau pleine de bulles, jusqu'à ce que je relève la tête et reconnaisse notre fumoir, de l'autre côté du ruisseau. Le bâtiment gris me rappela que j'étais près de chez moi. Je me redressai, mes jupes trempées et lourdes, et atteignis la rive tant bien que mal en m'accrochant aux rochers saillants.

Au bas de la colline, haletante, je me penchai en avant pour reprendre mon souffle. Elly avait trouvé le moyen de me rejoindre à nouveau et, cette fois-ci, elle se cramponna à mes jupes mouillées comme un chaton. J'étais terrifiée à l'idée de ce qu'elle verrait peut-être, mais il était trop tard pour la protéger, alors je lui pris la main et, ensemble, nous gravâmes la pente. Là, je me figeai. Elly vit la même chose que moi et se mit à gémir ; sa main glissa de la mienne tandis qu'elle se laissait tomber à terre. Je m'avançai d'un pas lent, comme dans un rêve.

Notre chêne imposant se dressait en haut de la colline, ombrageant de son feuillage luxuriant la branche épaisse où pendait un corps inanimé. Je refusai de relever les yeux après avoir aperçu le fichu vert et les chaussures cousues à la main pointant vers le bas.

# 1

1791

*Lavinia*

**C**e printemps 1791, je ne comprenais pas que le traumatisme que j'avais subi m'avait fait perdre la mémoire. Tout ce que je savais, c'était qu'à mon réveil, coincée entre les caisses et les bagages, terrifiée, je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais, ni même de mon prénom. J'étais frêle après des mois de voyage pénible et, quand l'homme me souleva pour me sortir du chariot, je m'agrippai à ses larges épaules. Il refusa mon étreinte et détacha mes bras pour me poser à terre. Je me mis à pleurer en levant les mains vers lui, mais il me poussa doucement vers le vieil homme noir qui se précipitait à notre rencontre.

— Jacob, emmène-la. Donne-la à Belle. Elle l'aidera à la cuisine.

— Oui, cap'taine, répondit le vieil homme, les yeux baissés.

— James ! James, vous êtes rentré !

Une voix de femme ! Pleine d'espoir, je regardai l'énorme maison devant moi. Peinte en blanc, elle était recouverte de

bardeaux et un large porche encadrait toute la longueur de sa façade. D'immenses colonnes encerclées de glycines grimpantes vertes et violettes se dressaient de chaque côté des marches du perron. Le parfum des fleurs emplissait l'air en ce petit matin d'avril.

— James, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue ? lança la dame d'une voix chantante, perçant la brume matinale.

Les mains sur les hanches, l'homme se pencha en arrière pour mieux la voir.

— Je vous préviens, femme. Je suis revenu pour vous. Vous feriez mieux de descendre avant que je monte.

Là-haut, à une fenêtre qui semblait ouverte jusqu'au sol, elle se mit à rire. Je distinguais une silhouette d'écume blanche coiffée d'une volute de cheveux auburn.

— Oh non, James. Vous ne m'approcherez pas tant que vous ne vous serez pas lavé.

— Madame Pyke, préparez-vous ! cria-t-il avant de franchir le seuil d'un bond.

À l'intérieur, sa voix résonna, brisant le silence :

— Où êtes-vous tous ? l'entendis-je appeler. Je suis rentré !

En courant, je commençai à le suivre, mais le vieil homme à la peau sombre m'attrapa le bras pour me retenir. Alors que je me débattais, il me souleva de terre et je hurlai de terreur. D'un pas rapide, il me transporta à l'arrière de la maison. Nous étions en haut d'une colline, elle-même cernée par de plus petites aux alentours. Le son d'un cor retentit, ne faisant que m'effrayer davantage, et j'entrepris de frapper mon ravisseur. Il me secoua avec fermeté.

— Arrête ça tout de suite !

Je le regardai fixement. Sa peau brun foncé contrastait de façon radicale avec ses cheveux blancs et son dialecte était si étrange que je le comprenais à peine.

— Pourquoi tu me bats ? reprit-il.

J'étais éreintée et je laissai alors ma tête tomber sur son épaule mince. Il poursuivit sa route, m'entraînant jusqu'à la dépendance.

— Belle ? appela le vieil homme. Belle ?

— Oncle Jacob ? Entre ! lança une voix féminine, et la porte en bois craqua quand il la poussa du pied.

Oncle Jacob me fit glisser à terre tandis qu'une jeune femme descendait lentement l'escalier. Elle s'approcha, tout en nouant une bande de calicot vert autour d'une épaisse natte de cheveux noirs brillants. Elle ouvrit de grands yeux verts incrédules en me découvrant. J'étais rassurée de voir qu'elle n'avait pas l'air aussi étrangère que l'homme qui m'avait amenée là ; bien que sa peau fût plus brune que la mienne, les traits de son visage me parurent familiers.

— Le cap'taine t'envoie cette petiotte. Il dit que c'est pour aider à la cuisine, déclara Oncle Jacob.

— Il a perdu la tête ! Il voit pas qu'elle est blanche ?

La jeune femme se baissa devant moi pour m'examiner et me demanda :

— T'as été malade ?

Elle plissa le nez.

— Il faut que je brûle ces vêtements. T'es rien que des os. Tu veux quelque chose à manger ?

Elle m'enleva le pouce de la bouche et demanda si je savais parler. Je n'y arrivai pas et regardai autour de moi, tentant de me repérer.

La femme alla vers l'énorme cheminée qui occupait toute la longueur de la pièce. Elle versa du lait fumant dans une tasse en bois. Quand elle la porta à mes lèvres, je m'étouffai en essayant de boire et mon corps fut secoué de spasmes. Je vomis avant de m'évanouir.

Je me réveillai sur un grabat dans une chambre à l'étage, trop apeurée pour bouger, ne sachant toujours pas où j'étais ni qui j'étais. J'avais mal à la tête et entrepris de la masser, mais j'enlevai vite mes mains, sous le choc. Ma longue chevelure avait disparu au profit d'une coupe courte.

J'avais la peau toute propre et rose, et elle me semblait sensible sous la chemise marron et rêche dont j'étais vêtue. J'eus un haut-le-cœur en sentant une odeur de nourriture inconnue qui montait de la cuisine. Mon pouce me réconforta

et je me calmai en observant la pièce. Des vêtements pendaient à des patères fixées au mur et, au fond, se trouvaient un lit en bois et une petite commode toute simple. Le soleil entrait par une fenêtre ouverte et dépourvue de rideaux, et j'entendis soudain retentir le rire d'un enfant. J'eus l'impression de le reconnaître et, oubliant tout le reste, je courus à la fenêtre. La lumière était si vive que je dus me protéger les yeux des deux mains. Je ne vis d'abord qu'une déferlante de vert, mais ensuite, au bas de la fenêtre, j'aperçus un sentier. Il traversait un grand jardin clos et menait à une cabane en rondins. Deux petites filles noires étaient assises sur les marches. Elles observaient une scène du côté de la grande maison. Je me penchai un peu plus et découvris un chêne gigantesque. Sur une branche basse et épaisse était attachée une balançoire où une fillette toute blonde gazouillait en s'adressant à un garçon derrière elle.

Quand il poussa la balançoire, la petite fille lança un cri perçant. Le grand garçon éclata de rire. Ce même rire... je le connaissais ! Pleine d'espoir, je descendis l'escalier de bois en courant, sortis de la cuisine et gravis la colline pour les rejoindre. Le garçon arrêta la balançoire et tous deux me regardèrent bouche bée. Les deux enfants avaient des yeux d'un bleu profond et respiraient la santé.

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ? demanda le garçon, ses cheveux blonds étincelant dans la lumière.

Je ne pouvais que les observer en retour, muette de déception. Je ne les connaissais pas.

— Je m'appelle Marshall, reprit-il, et voici ma sœur, Sally.

— J'ai quatre ans, dit Sally, et toi, tu as quel âge ?

Elle tapait l'air de ses chaussures bleues et me scrutait de sous son bonnet blanc.

Ma voix refusait de sortir pour répondre, alors je ressentis un élan de gratitude lorsque Marshall détourna l'attention de moi en agitant la balançoire.

— Quel âge j'ai, moi ? demanda-t-il à sa sœur.

— Deux ans, répondit-elle en essayant de le toucher du pied.

— Pas du tout, dit Marshall en riant. J'ai onze ans.

— Non, tu as deux ans, le taquina Sally, se réjouissant d'un jeu qui leur était habituel.

Soudain, la femme qui se prénommaît Belle me prit dans ses bras.

— Reviens à l'intérieur, lança-t-elle d'un ton sec, tu restes avec moi.

De retour à la cuisine, Belle m'installa sur un grabat dans un coin, en face d'une femme noire qui allaitait un bébé. Je les fixai, avide d'une telle intimité. La mère me regarda et je vis que, malgré son visage très jeune, elle avait des cernes profonds autour des yeux.

— Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle.

Comme je ne répondais pas, elle continua :

— C'est mon bébé Henry, et moi sa mama, Dory.

Tout à coup, le bébé s'écarta de sa poitrine et poussa un hurlement suraigu. J'enfonçai mon pouce dans ma bouche et me ratatinaï dans mon coin.

Ne sachant pas ce qu'on attendait de moi, je ne quittais pas le grabat de la cuisine. Les premiers jours, j'étudiais chaque mouvement de Belle. Je n'avais aucun appétit et, quand elle insistait pour que je mange quelque chose, mon estomac se vidait violemment. Chaque fois que j'étais malade, cela signifiait qu'il fallait encore nettoyer. Belle était de plus en plus agacée par moi, et je redoutais de la contrarier. La nuit, je dormais sur une couchette de fortune dans un coin de sa chambre, à l'étage. Le deuxième soir, n'arrivant pas à dormir, j'allai près de son lit pour mieux entendre le son de sa douce respiration qui me reconfortait.

Je dus l'effrayer car, quand elle se réveilla, elle cria pour m'ordonner de retourner dans mon lit. Je détalai, plus terrifiée que jamais.

L'obscurité me tourmentait et, au fil des nuits, je sombrais de plus en plus dans une sorte de folie. Ma tête palpait dans ma lutte pour essayer de récupérer des bribes de souvenirs. Heureusement, ma délivrance arrivait juste avant l'aube, lorsque les coqs et le cor appelaient tout le monde à se lever. Puis, une

autre femme, Mama Mae, rejoignit Belle dans la cuisine. Les deux femmes travaillaient ensemble, mais je sentis vite que, même si Belle était responsable de la cuisine, Mama Mae, elle, était responsable de Belle. Mama Mae était une femme plantureuse, mais elle n'avait rien de tendre. C'était une personne sérieuse qui se déplaçait comme un courant d'air, et sa rapidité démontrait clairement qu'elle ne supportait pas l'oisiveté. Elle tenait une pipe en spathes de maïs entre ses dents tachées par le tabac. Elle en mâchouillait toujours la tige, bien que celle-ci fût rarement allumée, et je finis par me dire que cet objet remplissait le même rôle pour elle que mon pouce pour moi. Elle aurait pu m'effrayer davantage si elle ne m'avait pas tout de suite offert la bénédiction de son sourire. Son visage brun foncé, ses traits lisses et ses yeux noirs s'étaient alors ridés de gentillesse.

Les jours qui suivirent, je n'essayai même plus de manger et dormis la plupart du temps. Le matin où Mama Mae m'examina, Belle regardait de l'autre côté de la pièce.

— C'est qu'une tête de mule. Quand j'arrive à la faire manger, elle recrache tout, alors maintenant je ne lui donne plus que de l'eau. Elle aura faim bien assez tôt.

Mama prit mon visage dans sa main puissante.

— Belle ! lança-t-elle avec autorité. Cette petite fait pas exprès. Elle est trop malade. Faut que tu la fasses manger, ou tu vas la perdre.

— Je ne sais pas pourquoi le capitaine me l'a donnée. J'ai assez à faire comme ça.

— Belle, tu t'es jamais dit que quand j'ai su que t'allais venir à la dépendance, j'ai pensé pareil ?

— Ben, ce qui est sûr, c'est que je mettais pas le foutoir en vomissant partout.

— Non, mais t'avais à peu près le même âge, peut-être six ou sept ans à l'époque. T'étais née et t'avais grandi là-bas, alors tu faisais des histoires, gronda Mama Mae.

Belle ne répondit rien mais, après cela, elle fut moins brusque avec moi.

Plus tard ce jour-là, Mama Mae tua un poulet. Elle prépara un bouillon pour moi et, pour la première fois, mon estomac toléra



autre chose que de l'eau. Après quelques jours de ce liquide guérisseur, je commençai à manger et à supporter des aliments solides. Quand je me sentis mieux, Belle entreprit de m'interroger. Enfin, rassemblant tout mon courage, je parvins à lui faire comprendre que je ne me souvenais de rien. Je ne sais pas si c'était à cause de mon accent étranger ou du fait que j'avais perdu la mémoire, mais elle me fixait, stupéfaite. À mon grand soulagement, elle ne me posa pas d'autres questions. Puis, juste au moment où les choses commençaient à se mettre en place, Belle et moi fûmes convoquées à la grande maison.

Belle était nerveuse. Elle prit un peigne et l'agita dans tous les sens jusqu'à ce que, frustrée de ne pouvoir discipliner ma tignasse, elle finisse par me couvrir la tête d'un fichu pour masquer mes cheveux courts désordonnés. Elle me fit enfiler une chemise marron toute propre et noua dessus un tablier blanc qu'elle avait confectionné à la hâte à partir d'un torchon de la cuisine.

— Suce pas ton pouce.

Belle retira mon doigt gonflé de ma bouche. Elle se baissa à ma hauteur et me força à la regarder dans les yeux.

— Quand elle t'adresse la parole, tu réponds « Oui, Madame ». C'est tout ce que tu dis : « Oui, Madame. » Compris ?

Je ne comprenais pas vraiment de quoi il s'agissait, mais j'acquiesçai, avide de calmer l'angoisse de Belle.

Je la suivis de près sur le chemin de briques menant au porche arrière. Oncle Jacob hocha la tête d'un air solennel en tenant la porte ouverte.

— Nettoie-moi ces pieds, dit-il.

Je m'arrêtai pour débarrasser mes pieds nus de la terre et du sable qui s'y étaient accrochés, puis sentis la douceur du bois impeccablement poli en franchissant le seuil de la maison. Loin devant nous, la porte d'entrée principale était béante, et une brise légère balaya le long corridor, passa devant moi et ressortit par la porte restée ouverte derrière nous. Ce premier matin où je pénétrai dans la grande maison, je ne remarquai pas la massive commode en acajou qui faisait office de sentinelle

dans le hall, ni le majestueux vase tulipier bleu et blanc, exposé fièrement comme la dernière folie acquise outre-Atlantique. La seule chose qui m'apparaissait avec clarté était la terreur qui m'habitait tandis que je me dirigeais vers la salle à manger.

— Ah ! Les voilà ! s'exclama le capitaine.

En me voyant, la petite Sally couina :

— Regarde, Marshall ! C'est cette fille de la cuisine. Je peux jouer avec elle, maman ?

— Ne t'approche pas d'elle, répondit sa mère, elle a l'air malade. James ! Pourquoi donc...

— Calmez-vous, Martha. Je n'avais pas le choix. Ses parents sont morts, et ils me devaient leur droit de passage. Soit elle venait avec moi, soit je devais négocier un contrat pour m'en défaire. Elle était malade. Personne ne m'en aurait rien donné.

— Était-elle seule ?

— Non, elle avait un frère, mais je l'ai placé assez facilement.

— Pourquoi l'avez-vous mise à la cuisine ? demanda Marshall.

— Que pouvais-je faire d'autre ? Il faut bien la former à quelque chose.

— Mais pourquoi avec elle ? lança Marshall en désignant Belle de la tête.

— Ça suffit, mon fils, dit le capitaine, en me faisant signe d'avancer. Viens là, approche.

Bien qu'il fût à présent rasé de près et habillé en gentilhomme, je reconnus celui qui m'avait sortie du chariot. Il n'était pas grand, mais sa stature générale et sa voix puissante en imposaient. Ses cheveux gris étaient noués en catogan et ses yeux d'un bleu profond nous observaient par-dessus ses lunettes.

Le capitaine détacha son regard de moi.

— Comment vas-tu, Belle ? demanda-t-il.

— Très bien, capitaine, répondit-elle d'une voix douce.

— J'en ai l'impression, dit-il, les yeux souriants.

— Évidemment qu'elle va bien, James, pourquoi en serait-il autrement ? Regardez-la. Une si belle fille. Elle n'a besoin de rien, responsable de cuisine à son jeune âge, et presque propriétaire de sa maison. Les galants se pressent à ta porte, n'est-ce pas, Belle ?

La dame parlait rapidement d'une voix aiguë, appuyant son coude sur la table et jouant avec une mèche évadée de sa chevelure rousse bien coiffée.

— N'est-ce pas, Belle ? N'est-ce pas que tu as le choix ? demanda-t-elle avec insistance.

— Oui, Madame.

Belle semblait tendue.

— Approche, approche, intervint le capitaine en s'adressant à moi.

Quand je fus plus près de lui, je me concentrai sur les rides profondes qui froissaient son visage bronzé lorsqu'il souriait.

— Tu aides à la cuisine ? m'interrogea-t-il.

— Oui, Madame, répondis-je vivement, désireuse de suivre les instructions de Belle.

Tout le monde dans la salle explosa de rire, à l'exception du garçon, Marshall.

— Elle vous a dit « Oui, Madame », papa, gloussa Sally.

Le capitaine riait, lui aussi.

— Tu trouves que je ressemble à une « Madame » ?

Incertaine de ce que j'étais censée répondre, car je ne comprenais pas cette formule de déférence, j'acquiesçai avec vigueur. À nouveau, les rires fusèrent.

Soudain, le capitaine se retourna et sa voix retentit :

— Fanny ! Beattie ! Du calme, vous allez finir par nous faire nous envoler.

C'est alors que je remarquai les deux petites filles à la peau foncée que j'avais vues le jour de mon arrivée, assises sur les marches de la cabane. Au gré des discussions dans la cuisine, j'avais appris qu'elles étaient les jumelles de six ans de Mama Mae. À présent, elles se tenaient de l'autre côté de la table, tirant chacune sur une corde. Celles-ci étaient attachées à un grand ventilateur suspendu au plafond qui, quand on le faisait bouger, battait au-dessus de la table à manger comme l'aile d'un papillon géant, créant ainsi un courant d'air. En riant, elles avaient imprimé un vif mouvement à la machinerie, surventilant la pièce, mais, après le rappel à l'ordre du capitaine, leurs yeux sombres devinrent solennels et elles ralentirent leur traction.

Le capitaine se retourna vers nous.

— Belle, je te félicite. Tu as réussi à la maintenir en vie.

Il jeta un coup d'œil à des documents étalés sur la table et s'adressa directement à moi après avoir parcouru une feuille :

— Voyons voir. Tu auras bientôt sept ans. C'est bien cela ?

Je ne savais pas.

Rompant le silence, Sally gazouilla :

— Moi, j'ai quatre ans.

— Tais-toi, Sally, lança Martha.

Elle soupira et le capitaine lui fit un clin d'œil. Lorsqu'il retira ses lunettes pour mieux m'examiner, je me sentis minuscule sous son regard interrogateur.

— Tu ne connais pas ton âge ? Ton père était instituteur, il ne t'a pas appris à compter ?

*Mon père, pensai-je. J'ai un père ?*

— Quand tu auras repris des forces, je veux que tu travailles dans la cuisine. Tu t'en sens capable ?

Je me sentais oppressée et j'avais du mal à respirer, mais je hochai la tête.

— Parfait. Dans ce cas, nous te garderons jusqu'à ta majorité.

Il marqua une pause.

— As-tu des questions ?

Mon besoin de savoir était plus fort que ma terreur. Je me penchai vers lui.

— Mon nom ? réussis-je à murmurer.

— Comment ? Comment ça, ton nom ? demanda-t-il.

Belle dit rapidement :

— Elle ne connaît pas son nom.

Le capitaine la regarda comme s'il attendait une explication. Quand il vit que celle-ci ne viendrait pas, il baissa à nouveau les yeux sur ses documents. Il toussa avant de répondre :

— Il est dit ici que tu t'appelles Lavinia. Lavinia McCarten.

Je m'agrippai à cette information comme s'il s'agissait d'un canot de sauvetage. Je ne me rappelle pas avoir quitté la pièce, mais je refis surface sur un grabat dans la cuisine pour surprendre Oncle Jacob et Belle en train de parler du capitaine. Belle disait

qu'il repartirait le lendemain matin et qu'elle s'attendait à ce qu'il lui rende visite ce soir-là.

— Tu vas demander ces papiers ? l'interrogea Oncle Jacob.

Belle ne répondit pas.

— Tu lui dis que t'en as besoin maintenant. M'ame Martha t'a à l'œil. Le cap'taine sait qu'elle prend les gouttes noires, mais il sait pas qu'elle boit l'alcool de pêche avec. T'embellis de jour en jour, et après avoir bu, quand m'ame Martha prend son miroir, elle voit qu'elle fait plus que ses trente ans. Elle vient te chercher, et le temps passe, et c'est de pire en pire.

Belle, si déterminée d'habitude, avait perdu de son assurance.

— Mais, Oncle Jacob, je ne veux pas partir. C'est chez moi, ici. Vous tous, vous êtes ma famille.

— Belle, tu sais que tu dois partir.

Leur conversation cessa quand Oncle Jacob vit que j'avais les yeux ouverts.

— Bon, bon, bon. P'tite Abinia est réveillée, dit-il.

Belle vint vers moi.

— Lavinia, dit-elle, dégageant mon front de mes cheveux, ce nom te va bien.

Je la fixai des yeux, puis détournai la tête. J'étais plus perdue que jamais, car ce nom ne me disait rien du tout.

Le soir suivant, je fus envoyée chez Mama Mae. Je ne voulais pas quitter la cuisine, mais Belle insista. Mama Mae, qui était venue me chercher, m'informa que ses jumelles, Fanny et Beattie, les deux filles du ventilateur, seraient là avec moi. Sur le chemin, Mama Mae me tenait par la main et me montra que la dépendance était tout près de sa petite cabane.

Fanny et Beattie nous accueillirent joyeusement. Je restai en arrière, ne voulant pas lâcher Mama Mae, mais les filles étaient impatientes d'avoir une nouvelle camarade de jeu. Elles m'emmenèrent dans un coin de la cabane en bois, vers une étagère qui avait été creusée dans l'une des bûches et où elles gardaient leurs trésors.

La plus grande des deux, Fanny, était la chef, dotée des yeux vifs et du ton direct de sa mère ; ses bras et ses jambes

ressemblaient aux pattes d'un poulain. Beattie était petite et potelée, déjà jolie, avec un large sourire souligné par deux fossettes profondes.

Fanny m'enjoignit de la regarder tandis qu'elle descendait des jouets de l'étagère. Elle sortit une table de poupée avec deux chaises, construites à partir de petits bouts de bois maintenus en place par des tendons d'animaux. Beattie me montra sa poupée, puis me proposa de la porter. Je l'attrapai avec tant d'avidité que Beattie hésita à la lâcher jusqu'à ce que son esprit généreux prenne le dessus.

— C'est Mama qui l'a faite, dit-elle avec fierté en se tournant vers Mama Mae.

J'étreignis le trophée de Beattie, le cœur transpercé par l'envie. La poupée était faite d'une toile marron rêche ; ses yeux étaient cousus en fil noir, et de la laine noire tressée faisait office de cheveux. Je caressai la chemise de la poupée, du même style que celle que nous portions, les jumelles et moi. Elle avait aussi un tablier rouge, et je reconnus le tissu dont était fait le fichu de Mama Mae.

La nuit tombait et Dory nous rejoignit avec bébé Henry. Ils nous rendaient souvent visite à la dépendance et j'avais appris que Dory était la fille aînée de Mama Mae. J'aimais bien Dory parce qu'elle me laissait tranquille, mais je n'appréciais pas trop le bébé qui hurlait sans arrêt.

Bien qu'accaparée par les jumelles et leurs jeux, je gardais un œil sur Mama Mae et sa présence rassurante. Quand la porte s'ouvrit soudain, un énorme ours noir à tête d'homme apparut sur le seuil, se détachant du ciel nocturne encore plus sombre. Je me précipitai derrière Mama. Fanny et Beattie se levèrent d'un bond et coururent vers l'homme qui les souleva de terre.

— Papa ! crièrent-elles en chœur.

Une fois qu'il les eut reposées au sol, elles reprirent leurs jeux et, encouragée par Mama, je les rejoignis.

— Bonsoir, Dory.

La voix de l'homme était si caverneuse qu'elle aurait pu venir de sous terre. Il s'approcha de Dory et lui posa sa grande main sur la tête.

— Comment va ton petit ?

— Pas très bien, papa, répondit Dory, sans lever les yeux de son enfant qu'elle nourrissait.

Le bébé s'agita quand, avec délicatesse, elle prit ses mains gonflées pour les montrer à son père.

— Quand ses mains sont grosses comme ça, il pleure tout le temps, expliqua-t-elle.

Son père se baissa et, d'une phalange, caressa doucement la joue du bébé. Quand il se redressa, il poussa un soupir et fit quelques pas de géant vers Mama Mae. Les filles gloussèrent et se cachèrent les yeux quand leur père tendit les bras vers Mama, l'attira vers lui et, avec malice, blottit sa tête dans son cou.

— George ! le rabroua Mama en riant avant de le chasser.

Lorsqu'il recula, son regard croisa le mien et il me fit un signe de la tête. Je me détournai rapidement.

— Belle attendait une visite, dit simplement Mama à son mari, comme pour expliquer ma présence, et le couple échangea un regard avant que Mama Mae se retourne vers la cheminée.

Elle plongea une louche dans le chaudron noir qui pendait au-dessus du feu et remplit de ragoût des bols en bois que George disposa sur la table étroite. Puis elle poussa les charbons qui recouvraient le couvercle d'un autre chaudron, enfoui dans la cendre chaude, et en sortit un pain de maïs rond et fumant, croustillant sur les bords.

Les trois adultes approchèrent chacun un petit tabouret de la table, et Fanny et Beattie me placèrent entre elles, debout, avant de commencer à manger. Mais tout me paraissait étrange, loin de mes habitudes de la dépendance. Je n'avais pas faim et examinai la nourriture sans y toucher. Quand Mama me dit de manger, je fondis en larmes.

— Viens là, Abinia, dit-elle et, quand je m'exécutai, elle me hissa sur ses genoux. P'tite, faut que tu manges. T'as besoin d'un peu de chair sur ces os. Regarde, je vais tremper ça dans la sauce, et ensuite tu le manges pour devenir forte comme Mama.

Les jumelles riaient.

— Tu fais comme si c'était un bébé, Mama, dit Fanny.

— Eh ben, peut-être que c'est mon nouveau bébé et qu'il faut que je la nourrisse. Maintenant, ouvre la bouche, petit bébé.

Je voulais tellement recevoir son amour maternel que je mangeai le morceau de pain de maïs qu'elle avait trempé dans l'épais jus de viande. Elle continua de me nourrir tout en parlant du départ du capitaine et de l'état nerveux de Mme Martha.

Dory déclara qu'elle devait retourner à la grande maison pour la nuit, sans parler de ce qu'il adviendrait après le départ du capitaine au petit matin. Mama Mae dit qu'elle aimerait tant pouvoir aller s'occuper elle-même de Mme Martha pour que Dory puisse rester avec « Bout de Chou ».

— Tu sais que c'est moi qu'elle veut, répondit Dory avec un profond soupir, et Mama ne put qu'acquiescer.

Nous avons presque fini le repas lorsque nous entendîmes des voix étouffées à l'extérieur. Papa George fit mine de se lever, et mon estomac se serra quand Mama me reposa à terre.

— Non, George ! lança-t-elle en se levant. Je vais y aller avec Dory. Ça sera bon pour personne d'ajouter un autre homme dans ce panier de crabes.

J'entendis des pas se précipiter vers nous et la porte s'ouvrit en trombe. Belle apparut sur le seuil, haletante. Elle n'avait plus son fichu vert et la tresse qu'elle se faisait toujours pour la nuit était défaite. Mama Mae tira Belle à l'intérieur avant de se ruer dehors avec Dory. Belle s'adossa au mur, le souffle court, puis se redressa pour s'approcher de la table et s'asseoir en face de Papa George.

— Elle l'a suivi, cette fois. Elle ne l'avait jamais fait avant. Et Marshall est venu aussi. Quand elle a vu le nouveau peigne et le livre qu'il m'avait donnés, elle les a pris et me les a jetés à la figure. Marshall a commencé à me pousser et à me frapper. Le capitaine l'a attrapé par le col et l'a envoyé dehors, mais Mme Martha s'est mise à pleurer et à le taper. Il lui disait : « Martha, Martha, calmez-vous », mais elle était si énervée qu'il m'a dit d'aller chercher Mama.

Belle posa ses coudes sur la table et enfouit la tête dans ses mains.

Papa George secoua la tête.



— T'as demandé les papiers pour être libre ?

Belle répondit à travers ses doigts.

— Il dit que je les aurai l'été prochain.

La colère de Papa George rendait l'air électrique et, quand il se leva, il poussa la table avec tant de force que deux des bols en bois furent projetés au sol.

— L'année prochaine ! L'année prochaine ! Toujours la prochaine fois ! Ça va finir par mal tourner s'il te donne pas ces foutus papiers !

Lorsque la porte claqua derrière lui, je fus la première étonnée de rendre mon souper sans prévenir. Néanmoins, je fus soulagée car cet acte involontaire permit à Belle de penser à autre chose et de se calmer en me débarbouillant.

Les jumelles observaient la scène de leur grabat, bébé Henry dormant à côté d'elles. Après avoir fini de s'occuper de moi, Belle m'installa avec les trois autres enfants et mit de l'ordre dans la pièce. Ensuite, elle revint nous voir, prit le bébé endormi dans ses bras et me fit signe de la suivre. Nous fûmes toutes surprises en entendant des coups réguliers près de la maison mais, tandis que cela se prolongeait, Fanny en reconnut l'origine.

— C'est papa qui recommence à couper son bois, murmura-t-elle.

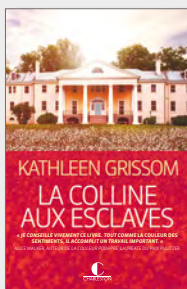
Quand je repartis avec Belle vers la dépendance, le clair de lune ne révélait que des ombres à l'extrémité de la cabane où Papa George travaillait.

— Papa ? appela Belle doucement. Papa ?

Les coups de hache cessèrent.

— Papa, t'inquiète pas. Je les aurai, ces papiers, souffla-t-elle dans le silence nocturne.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**La Colline aux esclaves**  
Kathleen Grissom



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON